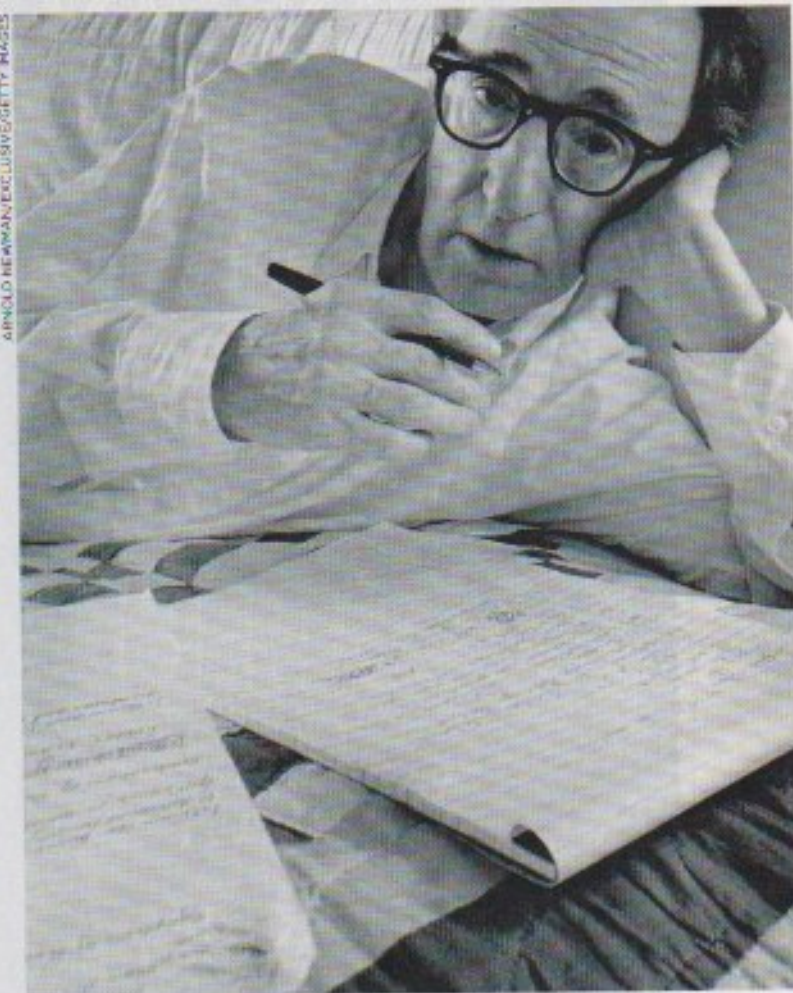


# Devenez le psy de Woody Allen



AP/WIDE WORLD PHOTOS/GETTY IMAGES

Woody Allen en 1996, à New York (ci-dessus) et en 1973 dans « Woody et les robots » (ci-dessous)



UNITED ARTISTS/HE KOBAL COLLECTION

En attendant « Vicky Cristina Barcelona », qui sortira en octobre prochain, il faut lire ses entretiens avec Eric Lax, commencés il y a presque quarante ans. Woody dans tous ses états...

PAR CLAUDE ARNAUD

Cela fait près de quarante ans qu'Eric Lax interviewe Woody Allen. A leur rencontre, en 1971, le comique n'a que 35 ans, deux pièces et deux films, dont « Bananas », à son actif. Gagman plus qu'auteur, il alimente depuis bientôt vingt ans la presse new-yorkaise d'histoires et les showmen de la télévision de sketches. Doué pour la magie autant qu'ignare en grammaire, timide et casanier dans la vie, Woody est un vibrion dévastateur sur scène.

Fils d'un chauffeur de taxi ayant servi de bookmaker pour la Mafia, Allen amorce pourtant une métamorphose à partir de « Annie Hall ». Luttant contre sa facilité, le ludion décide de sortir du ghetto du rire pour s'imposer dans l'aristocratie du drame. Ses modèles étaient Sid Caesar ou Bob Hope: ce seront Bergman et Cukor. Une partie de son public le lâche, l'Amérique sous-traite à l'Europe le nouvel « intello ». Il persistera pourtant dans sa mue, sans jamais renoncer à distraire, jusqu'à « Match Point », triomphe dramatique et commercial à la fois.

S'il fait rire dans ces entretiens, Allen impressionne d'abord par sa fécondité. Au lit, à table, il ne cesse de griffonner des bons mots, des situations burlesques et des scripts potentiels qui s'entassent dans un sac à malices où il ploche, avant même de tourner le film qu'il vient d'écrire, pour esquisser le suivant. Les vacances? Les plus courtes sont les meilleures – comme les plaisanteries. La mer? Après avoir consacré un an à aménager une villa dans les Hampton, il la vend le jour même où Mia Farrow et lui s'y installent.

Sans doute n'est-il pas le théoricien de son art, comme Eisenstein le fut, ou l'analyste de son propre univers, comme Hitchcock le devint sur l'insistance de Truffaut. Mais le savoir qu'il s'est forgé, à travers les quelque 40 films qu'il a écrits, dirigés, montés et sonorisés, captive de bout en bout: après avoir tenté par tous les moyens d'exclure les temps morts de ses films, ce perfectionniste continue de les récrire mentalement pour les « muscler ». Tel le pistolet que le détenu Allen taille dans un savon et noircit au cirage dans « Prends l'oseille et tire-toi », le cinéma est un parfait moyen d'évasion; mais deux gouttes de pluie suffisent pour que le pistolet moussé et que la tentative échoue.

Allen ne lit plus aucune critique depuis des années, fuit les hommages et ne trouve de satisfaction qu'au travail, c'est-à-dire rarement. « Vous attendez de l'univers qu'il s'adapte à la distorsion que vous êtes devenu », l'admonestait le psychiatre de « Harry dans tous ses états »: il reprocherait presque aux critiques d'Europe leur laxisme à son égard, aujourd'hui. Le temps l'a rendu si exigeant qu'il semble avoir acquis le pouvoir de sortir de l'écran, comme le héros de « La rose pourpre du Caire », pour venir s'asseoir avec nous et se juger. Sans ménagement. Ses premiers films? Des « comédies bêbêtes ». « Le sortilège du scorpion de jade »? Un désastre. Ses propres talents d'acteur? Plus que limités. « Manhattan »? Moyen... Comme si l'existence ordinaire, dont il fuyait déjà l'inanité en allant